

SOPHIE CALLE

Sophie Calle est une artiste plasticienne, photographe, écrivaine et réalisatrice française, née à Paris le 9 octobre 1953. Depuis plus de trente ans, son travail d'artiste consiste à faire de sa vie, notamment des moments les plus intimes, son œuvre en utilisant tous les supports possibles (livres, photos, vidéos, films, performances...). On peut relier sa pratique au « Narrative art », mouvement né aux Etats-Unis. Il s'agit d'associer une photo à un texte, ou inversement, et d'établir des liens, sans réel souci du vrai et du faux. Sous la forme d'installations, de photographies, de récits, de vidéos et de films, Sophie Calle traite de sa vie et de celle des autres, de la façon dont ils la vivent et la ressentent. La plupart de ses travaux sont édités sous forme de livres qui se situent entre le journal intime et le roman.

Sophie Calle prend tout ce qu'elle vit comme matière potentielle à réunir, assembler, travailler dans l'optique de transmettre son histoire, une histoire qui nous renvoie aussi à notre propre histoire personnelle.

Comment est-elle devenue artiste ?

Après avoir voyagé sept ans à travers le monde, Sophie Calle revient à Paris. Perdue, sans désir professionnel, sans capacité précise, sans amis, elle décide de suivre des gens dans la rue : une manière de retrouver Paris à travers les trajets des autres.

Filatures parisiennes (1978/1979) : Sophie Calle suit ces inconnus dans la rue, note leur déplacements et les photographie à leur insu « pour le plaisir de les suivre et non parce qu'ils m'intéressaient » et écrit le récit quotidien de ces filatures.

« J'avais dégoté un job de barmaid. Je faisais vaguement de la photo. [...] Mais il fallait trouver quelque chose à faire. J'ai commencé par suivre des gens dans la rue. Je me suis aperçue que cela donnait une direction à mes promenades. C'était une manière de me laisser porter par l'énergie des autres, de les laisser décider les trajets pour moi. Et de ne pas avoir à prendre de décisions, sans pour autant rester cloîtrée chez moi. [...] Circuler, découvrir ma ville. Et aussi errer, comme je l'avais fait durant mes voyages. » *Sophie Calle*



Les Dormeurs, 1979 :

Vue d'installation (détail)
Collection JMS, Paris

Plus tard, la remarque d'une amie sur la tiédeur des draps, lorsqu'elle se couche auprès d'elle, l'interroge. Elle décide alors d'inviter des gens pris au hasard à venir dormir quelques heures dans son lit. Elle prend des clichés des dormeurs et note consciencieusement les détails et les éléments importants de ces brèves rencontres : sujets de discussion, positions des dormeurs, leurs mouvements au cours de leur sommeil, le menu détaillé du petit déjeuner qu'elle leur préparait.

"Je voulais que mon lit soit occupé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme ces usines où on ne met jamais la clé sous la porte. J'ai donc

demandé aux gens de se succéder toutes les huit heures pendant huit jours. Je prenais une photographie toutes les heures. Je regardais dormir mes invités. [...]. Une des personnes que j'avais invitées à dormir dans mon lit et que j'avais rencontrée dans la rue, était la femme d'un critique d'art. Quand elle est rentrée chez elle, elle a raconté à son mari qu'elle était venue dormir huit heures dans mon lit et il a voulu voir de quoi il s'agissait. Et c'est comme ça que je suis devenue artiste."

Conférence donnée le 15 novembre 1999 à l'Université de Keio (Tokyo)

Pour sa première œuvre, Les Dormeurs (1979), Sophie Calle choisit de présenter des photos accompagnées de textes. Ce mode de présentation se retrouvera dans l'ensemble de sa pratique.

Un récit accompagne donc toujours son œuvre. Plus qu'un **titre** ou une **légende**, il s'agit d'un compte rendu simple, facilement compréhensible, faisant partie intégrante de l'œuvre. Rapport ou constat à l'écriture précise et sobre, il cherche à relater les faits de manière objective, sans analyse, ni argumentation.

Sophie Calle avoue qu'elle aurait pu simplement écrire mais que la photographie l'aide à rentrer dans l'histoire, en donnant à son écriture plus d'intensité.

« Autobiographies »



La Robe de mariée, 1988. Vue d'installation
Reconstitution d'une chambre avec objets liés aux *Autobiographies*

A travers ses textes, Sophie Calle se raconte, mais les objets sont aussi supports à ses récits. Dans *La Chambre à coucher* (2003) sont rassemblés les emblèmes de ses "autobiographies" développées depuis 1988 : la chaussure rouge, le peignoir, la robe de mariée...

Ces objets figent tous un souvenir précis qui est raconté et mis en image dans son livre *Des Histoires vraies* (1988-2000) :

- à 11 ans, Sophie et Amélie, sa meilleure amie, volent dans les grands magasins. Après quelques années, se sentant traquées par la police, elles réalisent, à la hâte, leur dernière prise: une paire de "chaussures rouges" trop grandes.

Amélie garda le pied droit, Sophie le gauche...

- "Le peignoir" est celui que portait son premier amant lorsqu'il lui ouvrit la porte, elle avait 18

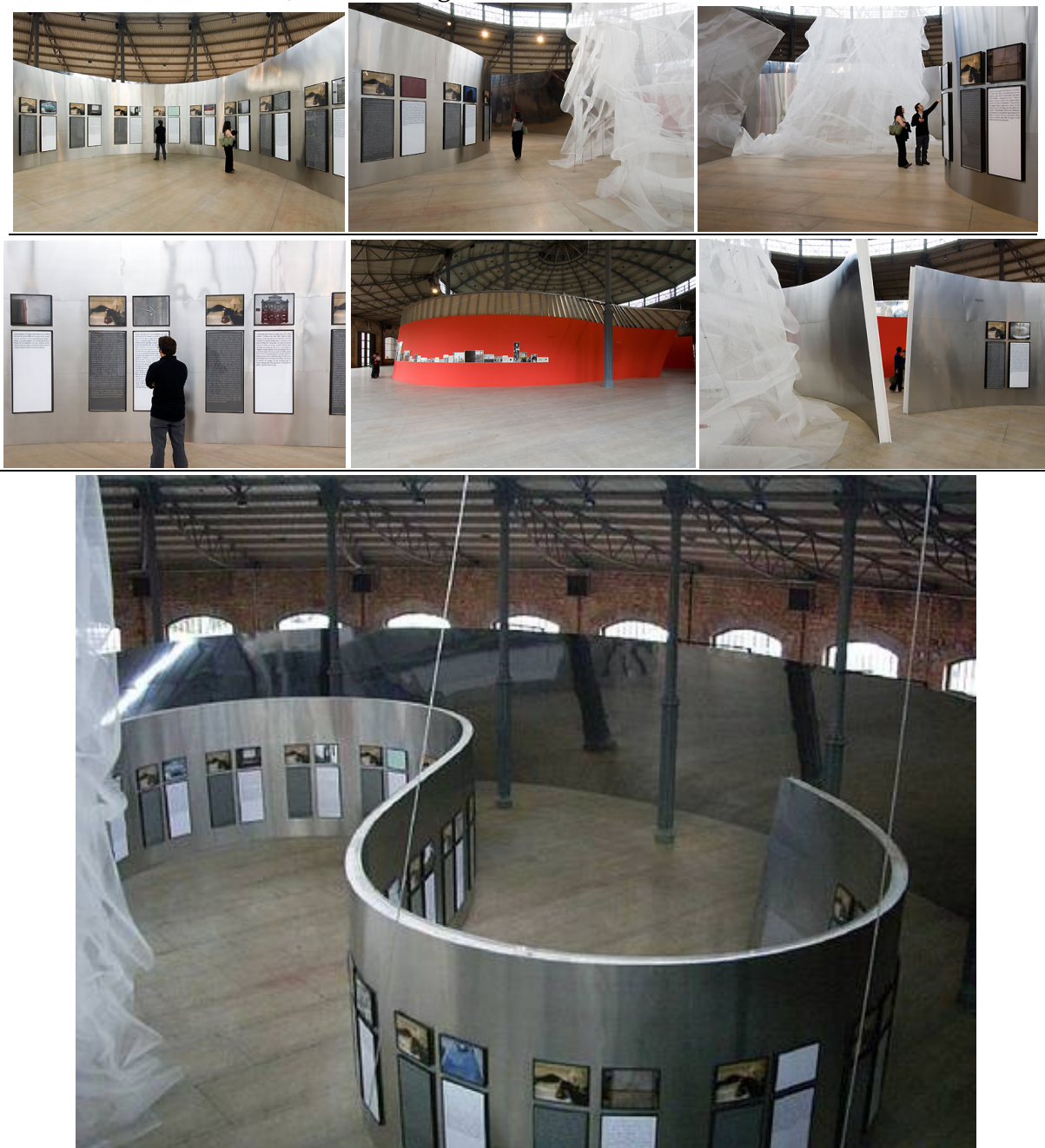
ans...

- Un 8 novembre, âgée de 30 ans, Sophie Calle part rejoindre un homme qu'elle admire depuis toujours. Dans sa valise, une "robe de mariée" en soie blanche qu'elle met pour leur première nuit ensemble...

L'installation de « La chambre à coucher » reconstitue une chambre de jeune fille que le visiteur aperçoit à travers une longue fenêtre découpée. Là, sont dispersés des objets portant chacun un numéro, il suffit de se référer au récit de l'histoire correspondante pour entrer dans l'univers ludique et romanesque de Sophie Calle.

Ces actions, installations, notes, photographies et objets constituent des traces, des indices cherchant à dévoiler l'artiste, son vécu, sa personnalité. Sophie Calle choisit ses révélations pour donner à sa vie plus d'intensité, y soigner les blessures. L'art, pour elle, a une **fonction** thérapeutique.

« Douleur exquise » 1984-2007, installation mise en scène par Frank Gehry, Rotunda 1 de Bonnevoie, Luxembourg.



« Douleur exquise » est une histoire visuelle qui parle d'un long périple et d'une déception amoureuse, de souffrance et d'une guérison par l'art. C'est le journal intime d'un voyage de Paris à Tokyo, passant par Moscou et Vladivostok avec le transsibérien ; le récit d'un rendez-vous manqué à l'Hôtel Impérial, chambre 261 à New Delhi.

En 1984, le ministère des Affaires étrangères accorde à Sophie Calle une bourse d'études de trois mois au Japon. Peu attirée par ce pays, elle décide de s'y rendre le plus lentement possible en prenant le Transsibérien à travers l'Europe de l'Est, la Russie, la Chine, la Mongolie, Hong-Kong.

"Douleur J - 92": le 25 octobre 1984, date de son départ, marque le début d'un compte à rebours de quatre-vingt-douze jours qui aboutit à la rupture amoureuse, moment le plus douloureux de sa vie. Elle apprend la séparation le 25 janvier 1985, au téléphone, dans la chambre 261 de l'Hôtel Impérial à New Delhi où ils devaient se retrouver à l'aéroport. "J'ai détesté ce voyage à cause du départ de cet homme. Je suis rentrée en France pour souffrir chez moi."

De retour le 28 janvier 1985, elle choisit, pour se soulager, de raconter sa souffrance et interroge, en contrepartie, ses amis ou rencontres de fortune: "quand avez-vous le plus souffert ?" Les jours passent et la méthode réussit, épuisée par sa propre histoire relativisée face à celle des autres, elle guérit trois mois plus tard. Son dernier texte commencera ainsi: "il y a quatre-vingt-dix-huit jours l'homme que j'aimais m'a quittée..."



Sans livrer de noms, Sophie Calle offre son intimité, sa correspondance; pas à pas, le visiteur découvre textes et photographies jusqu'à la reconstitution de la chambre 261, lieu de la douleur. Entre chaque témoignage brodé noir sur blanc revient la photographie de la chambre d'hôtel accompagnée d'un récit brodé en blanc sur fond noir qui répète: "il y a X jours l'homme que j'aime m'a quittée...", mais, au fil des jours, à mesure que le

chagrin s'estompe, le blanc noircit jusqu'à se confondre avec le fond, le texte finit par disparaître, évoquant ainsi le retour à la vie, au bonheur.

Le titre : l'expression, « douleur exquise » appartient au domaine médical et signifie « douleur vive et nettement localisée ».

On peut penser qu'à travers cette œuvre, la « douleur » devient « exquise » car elle est esthétisée (mise en scène, valorisée, présentée).

Cette installation est une invitation à parcourir une écriture illustrée, à la **présentation** linéaire. Voyage, échange de courriers, transport amoureux, enquête : à nous de suivre l'histoire mouvementée de l'artiste.

Cette œuvre prend place dans une installation de grande envergure spécialement conçue pour la Rotunda 1 à Luxembourg. La mise en scène unique des architectes Frank Gehry et Edwin Chan s'ajoute de manière significative au drame poétique du travail de



l'artiste.

L'installation se déploie en trois parties comme un opéra ou une pièce de théâtre.

La première partie de l'exposition est composée de 92 photographies

présentant des documents quotidiens conservés, archivant chacune des journées du voyage de Sophie Calle qui ont précédé le rendez-vous manqué.

Ce journal intime est présenté rétrospectivement comme le compte à rebours du rejet et du désespoir de l'artiste, chaque photographie ou document

estampillé d'un chiffre indiquant le nombre restant de « jours avant le malheur ».



La deuxième partie est une reconstruction en trois dimensions de la chambre 261 de l'Hôtel Impérial à New Delhi, le site de la tragédie amoureuse de Sophie Calle, tel qu'imaginé par Frank Gehry et Edwin Chan.



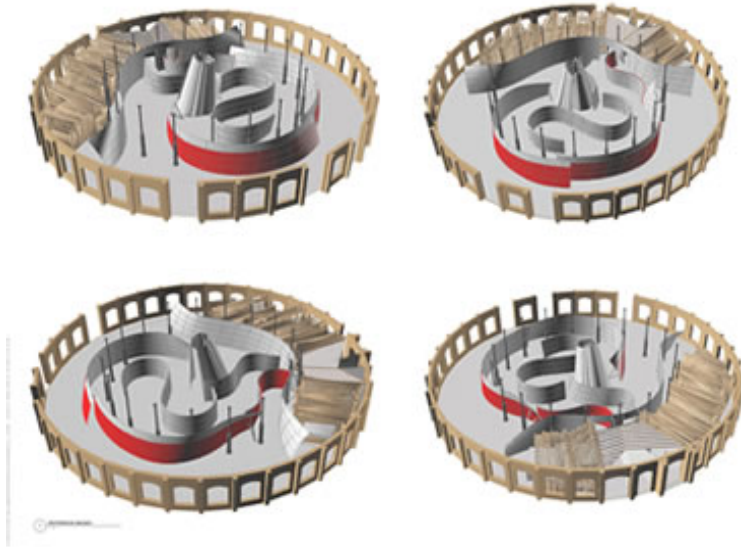
Dans la troisième partie - l'exorcisme - des récits de souffrances et de chagrins d'amour d'autres personnes sont juxtaposés à l'histoire de Sophie Calle. Dans ce processus

dynamique de répétition et de variation, l'histoire originelle est transformée et la peine évaporée. L'ensemble est présenté sous forme de 36 diptyques brodés sur du lin léger. Chaque côté gauche montre une photographie du téléphone rouge de la chambre de l'Hôtel Impérial où elle a reçu la mauvaise nouvelle et un texte d'une version de l'histoire de Sophie Calle. Chaque côté droit montre l'histoire de la « pire souffrance » d'une autre personne avec une photographie en référence.



Il y a quarante jours, l'homme que j'aime m'a quitté. Le 25 janvier 1965, à deux heures du matin. Chambre 261, hôtel Impérial, New-Delhi. La pièce est grande, poussiéreuse, avec le téléphone rouge. Je dors. Je viens de passer dix heures à lenter le journal, pour savoir. Cela faisait trois mois que nous étions séparés et, la veille, il m'a dit qu'il confirmait notre rupture en Inde. Je n'avais jamais été aussi heureuse. J'allais enfin le revoir. A l'accroché, on m'a rendu un message. Il avait eu un accident, je devais appeler mon père qui est médecin. Tout ce que je pouvais imaginer, c'était une collision sur la route de Orly. Et quand je l'ai trouvé, chez lui, qu'il a dit qu'il souhaitait me rendre dans ses bras pour m'expliquer certaines choses, j'ai tenté de suivre compris ce que cela signifiait. Il me quittait. Surtout, le liège ne s'est pas moqué. Il ne s'est pas compliqué la tête, il a fait ça par téléphone. Quand à l'accident, il s'agit d'un parasite.

C'était une fin d'après-midi hivernale, en 1974. Je ne me souviens ni du mois ni du jour. Ce devait être un samedi. Une demi-heure plus tôt, rue Scribe, alors que j'étais follement épris de lui, T. m'avait annoncé notre rupture. Je ne sais plus quels mots il avait employés, mais ils avaient un caractère définitif. Je me suis retrouvé seul, place de l'Opéra. J'ai descendu les marches du métro, tandis que sortait de mon estomac, sortait de ma gorge, sortait de ma voix, une voix que je n'avais jamais entendue. Je pouvais des braillements qui me stupéfiaient, me tordaient le ventre, ouvraient grande ma bouche. Je hurlais dans le métro. Par hasard, j'avais entre les mains une pile de quarante-cinq tours: les tubes de l'été. Je me suis effondré sur un banc. Alors, un Noir assis à côté de moi m'a retiré très doucement les disques des mains, il en a lu les titres à haute voix, en les chantonant au fur et à mesure. *Love me Baby, Sugar Baby Love...* Le métro est arrivé, j'ai repris les quarante-cinq tours. Mes cris avaient cessé, mes larmes ruisselaient.



Rotunda 1 de Bonnevoie

est un bâtiment industriel datant de la fin du 19^{ème} siècle qui servait à l'entretien des locomotives et des wagons.

Le bâtiment fait 50 mètres de diamètre, avec des tailles intérieures allant de 6 à 8 mètres et de 11 à 15 mètres au dessous de la coupole. Les murs de périmètre sont

construits en pierre jaunâtre ; les colonnes intérieures sont en fonte ; le plafond de la coupole se compose de panneaux de bois peints en gris. C'est un vaste espace impressionnant avec une lumière naturelle qui afflue par les hautes fenêtres encerclant le bâtiment. Pour l'exposition, Frank Gehry et Ewin Chan utilisent des matériaux réfléchissants pour réaliser un labyrinthe circulaire qui accentue l'émergence et la disparition des pensées et des souvenirs en jeu dans le travail de Sophie Calle.

Définition des termes :

Installation : c'est une forme d'art qui se développe à partir des années 60 et qui remet en cause l'aspect frontal de la perception traditionnelle de l'œuvre (le spectateur immobile face à une peinture par exemple).

C'est une œuvre d'art **hybride** mise en scène dans un **espace** pendant un **temps** qui va de l'éphémère au pérenne. Les techniques et les matériaux utilisés sont d'une très grande diversité et empruntent à différents domaines artistiques (peinture, sculpture, photographie, vidéo, musique...).

L'artiste dispose ses matériaux et organise divers éléments dans un espace donné que l'on peut parcourir. Elle est la plupart du temps **in situ** c'est-à-dire qu'elle est créée pour un lieu précis dont l'espace serait sa première matière. Une installation in situ peut seulement exister dans l'espace pour lequel elle a été créée et pour lequel l'artiste a conçu un arrangement particulier. Ainsi l'œuvre n'est pas transposable dans un autre lieu. Elle prend alors la caractéristique d'un art éphémère.

L'installation ne sollicite pas seulement le regard, elle est souvent **immersiv** : elle enveloppe le spectateur dans un **espace imaginaire** et lui propose des **expériences sensorielles** nouvelles.

Le spectateur peut donc généralement se déplacer dans une installation et celle-ci peut agir sur sa perception en sollicitant activement ses sens (l'odorat en fonction des matériaux ou objets utilisés, l'ouïe avec la présence de sons, parfois le toucher...).

Mise en scène : Organisation préméditée d'objets, de personnages, d'images... dans un espace et un temps choisis.